

Formation à l'interculturalité en contexte de coopération internationale : une perspective communicationnelle

Marie-Nicole Cossette et Michel Verhas

Volume 25, numéro 2, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/032003ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/032003ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue des sciences de l'éducation

ISSN

0318-479X (imprimé)

1705-0065 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cossette, M.-N. & Verhas, M. (1999). Formation à l'interculturalité en contexte de coopération internationale : une perspective communicationnelle. *Revue des sciences de l'éducation*, 25(2), 319–338. <https://doi.org/10.7202/032003ar>

Résumé de l'article

Cet article porte sur la formation à l'interculturalité. Cette formation doit développer la compétence à la communication interculturelle des personnes plutôt que leur fournir des connaissances sur l'autre culture. La démarche proposée ici s'appuie sur une vue dialogique et pragmatique de la communication où celle-ci apparaît comme une coaction. Une stratégie plurielle présentée dans un contexte de coopération internationale aborde différents registres de la relation : la relation de soi à la réalité extérieure, la relation de soi à l'autre et la relation de soi à soi. Elle vise à développer chez les partenaires les attitudes requises à la coaction et au partenariat.

Formation à l'interculturalité en contexte de coopération internationale: une perspective communicationnelle

Marie-Nicole Cossette
Professeure

Université d'Ottawa

Michel Verhas
Chercheur

Centre interdisciplinaire RACINES

Résumé - Cet article porte sur la formation à l'interculturalité. Cette formation doit développer la compétence à la communication interculturelle des personnes plutôt que leur fournir des connaissances sur l'autre culture. La démarche proposée ici s'appuie sur une vue dialogique et pragmatique de la communication où celle-ci apparaît comme une coaction. Une stratégie plurielle présentée dans un contexte de coopération internationale aborde différents registres de la relation: la relation de soi à la réalité extérieure, la relation de soi à l'autre et la relation de soi à soi. Elle vise à développer chez les partenaires les attitudes requises à la coaction et au partenariat.

Introduction

Le but de l'article est de présenter une démarche de formation en communication interculturelle et d'en analyser le processus. La démarche met l'accent plus sur l'interaction elle-même entre les partenaires que sur les caractéristiques de l'autre culture à rencontrer. Ainsi, la communication est vue comme une action conjointe, une coaction, par laquelle se construisent l'identité individuelle et le monde social dans lequel nous vivons. Il s'agit de mettre en place une démarche qui favorise la décentration de soi et le déplacement dans un autre code culturel. À ce titre, elle propose des situations de formation qui touchent à différents registres de la relation: la relation de soi à la réalité extérieure (rapport *je-il*), la relation de soi à l'autre (rapport *je-tu*) et la relation de soi à soi (rapport *je-je*). Ces différents registres sont inextricablement liés dans le processus de construction de sens. La démarche doit se voir comme un modèle de programme concrétisant un cadre conceptuel plutôt qu'un compte rendu d'une expérience de formation.

Dans un premier temps, la communication interculturelle est mise en relation avec la problématique de la coopération internationale. Ensuite, un cadre conceptuel situe l'interculturalité dans sa perspective communicationnelle. Enfin, un modèle de formation en communication interculturelle dans un contexte de coopération internationale est décrit et analysé selon la perspective énoncée.

Communication interculturelle et coopération internationale

La coopération internationale et le développement

La coopération internationale est née des indépendances des pays africains dans les années soixante en vue du développement. Quoique le terme de développement puisse recouvrir de multiples finalités, on peut le considérer comme « un processus impliquant l'accroissement de la capacité d'une société sur elle-même » (Le Boterf et Lessard, 1986). Depuis les indépendances des pays africains, les projets de développement se sont multipliés, mais avec de nombreux échecs et résultats médiocres (Dozon et Pontié 1985). Pour l'ACDI (Agence canadienne de développement international), selon Beaulieu et Manoukian (1994), le développement dit participatif a vu le jour à la suite de l'insatisfaction suscitée par les méthodes bureaucratiques du haut vers le bas. Le cadre conceptuel de l'ACDI, depuis 1991, énonce le principe suivant lequel, pour amorcer le développement durable, il faut que les populations participent à la prise de décision. Schneider et Libercier (1995) définissent le développement participatif comme un développement qui vient de l'intérieur et non de l'extérieur ou d'en haut.

Les rôles des coopérants et des homologues

Si la participation active des populations de base aux projets initiant leur propre développement est souhaitable, celle des ressortissants nationaux impliqués dans la conduite de ces projets devraient l'être tout autant. Ressortissants nationaux appelés « homologues » et expatriés appelés « coopérants » ou « assistants techniques » constituent les cadres de ces projets. Les coopérants s'engagent dans un projet pour un nombre limité d'années. Au terme de leur présence, les homologues doivent prendre la relève.

Toutefois, Lecomte (1986) montre que les perceptions que les homologues et les assistants techniques se font des rôles des uns et des autres ne correspondent guère à ce rôle théorique de l'homologue. Kealy (1969) note que, sur 277 conseillers techniques canadiens de l'ACDI, seuls 20 % réussissaient à être efficaces.

L'interaction culturelle, élément clé de l'efficacité de la coopération

Kealy (1990) identifie trois éléments dont peut dépendre l'efficacité à l'étranger: la compétence professionnelle, l'adaptation à l'environnement et l'interaction culturelle. L'interaction culturelle concerne les contacts avec les homologues et leur culture ainsi que l'intérêt manifesté et l'aptitude à établir des échanges à ce niveau. Pour Kealy (1990), une affectation à l'étranger sera couronnée de succès si les homologues accroissent leurs aptitudes à développer et à gérer leurs ressources nationales. Fondamentalement, dit Kealy (1990), une telle approche nécessite un contact direct entre personnes de cultures différentes. Les personnes qui pensent et agissent de façons différentes doivent arriver à se comprendre et à collaborer entre elles.

L'étude de Kealy (1990) montre la difficulté de percevoir les autres sans erreurs et, par là, de les comprendre. De même, les motivations, les attitudes et les attentes réciproques des coopérants et des homologues influent sur les résultats de la relation de travail: les comportements ethnocentriques et les stéréotypes nuisent à la compréhension entre les cultures. La dépendance par rapport aux jugements des autres et la mesure dans laquelle un individu s'efforce d'être conscient des images de lui-même qu'il projette influent positivement sur ses chances de succès en coopération. En particulier, Kealy (1990) note que la façon dont le conseiller se perçoit n'a pas grand-chose à voir avec la façon dont le perçoivent les autres (conjoint, collègues et homologues). Huijsman et Koudokpon (1992) montrent la difficulté de créer un cadre où tous les partenaires pourraient dialoguer et jouer pleinement leurs rôles.

La communication pour le développement

Parallèlement, un nouveau concept voit le jour: la communication pour le développement. Pour Rajasunderam (1996), la plupart des démarches initiales en communication pour le développement se fondaient sur le modèle de transmission où l'information passait de l'expéditeur au destinataire. Ces dix dernières années, on a délaissé, peu à peu, cette vision hiérarchique qui va du sommet vers la base, pour en arriver à mieux comprendre la communication et à y voir un processus bilatéral, interactif et participatif. La communication pour le développement s'oppose ainsi à la stratégie de *marketing* unidirectionnel. Einsiedel (1996) voit la participation comme une forme de communication et la communication comme un processus de négociation et de partage de sens. Bessette (1996) considère la communication pour le développement comme un processus social visant à produire une compréhension commune ou un consensus pour une initiative de développement.

En somme, la coopération internationale place les coopérants dans un contexte où des partenaires de cultures différentes collaborent à un projet commun. Pour rester efficaces, les coopérants doivent développer des attitudes à la communication interculturelle. À la recherche d'un cadre conceptuel pour la communication interculturelle, nous serons amenés à approfondir les concepts d'interculturalité, de communication en tant que coaction, d'ethnocentrisme et de décentration de soi et de sa culture.

Cadre conceptuel pour la communication interculturelle

L'interculturalité, fait relationnel

Le concept d'interculturalité renvoie de prime abord à deux idées clés: celle de «l'inter» qui évoque, selon Clanet (1990), la liaison, la relation en même temps que la séparation et la disjonction. Ce double sens indique un rapport paradoxal entre les termes: réunir et garder séparé en même temps. Puis, on y trouve l'idée d'une culture mouvante, fuyante même, exprimée par le mot culturalité, par opposition à une culture stable ou homogène. Un mouvement dynamique relie des éléments ou des systèmes eux-mêmes en changement. De cette dynamique résulte un entre-deux, l'interculturalité, qui n'est jamais fixe mais se transforme en permanence elle aussi.

L'interculturalité ne peut donc être réduite à la comparaison des cultures même si elle est marquée par l'idée de culture et de variété des cultures. Elle s'oppose donc, comme l'affirme Abdallah-Pretceille (1996a) à la simple juxtaposition induite par les termes «pluri» ou «multiculturel». L'interculturalité se situe dans un champ interactif, non pas dans un champ comparatif qui évalue les différences entre les cultures (Ladmiral et Lipiansky, 1989). Elle doit être analysée dans son aspect relationnel et interactionnel: «l'accent se déplace de la seule étude de la culture comme objet d'étude à celui de la communication en situation de pluralité» (Abdallah-Pretceille, 1996b, 35).

L'interculturalité s'inscrit en fait dans une dynamique complexe et profondément interactive. Elle est, comme le dit Clanet (1990), «l'ensemble des processus – psychiques, relationnels, groupaux et institutionnels – générés par les interactions de cultures dans un rapport d'échanges réciproques et dans une perspective de sauvegarde d'une relative identité culturelle des partenaires en relation» (p. 21). L'interculturel est donc un mode particulier de relation, un échange réciproque. Il ne s'agit pas ici d'annuler les différences culturelles mais de voir comment, dans un échange réciproque, elles agissent, se créent, se trans-

forment et transforment la dynamique interactionnelle elle-même. « L'interculturel n'est pas seulement la mise en relation de deux objets, de deux ensembles indépendants et relativement fixes. C'est un phénomène d'interaction où ces objets se constituent tout autant qu'ils communiquent » (Lipiansky, 1995, 192).

L'interculturalité est un fait relationnel qui se produit dans la mise en contact de personnes de cultures différentes. Elle résulte de l'interaction entre des esprits et des psychismes différents (Casse, 1984). « Méthodologiquement, l'accent doit être mis davantage sur les rapports que le "je" (individuel et collectif) entretient avec autrui que sur autrui proprement dit », comme le suggère Abdallah-Preteceille (1996a, 140). C'est d'abord la dynamique communicationnelle qu'il s'agit d'étudier.

La communication, coaction qui construit un monde commun

La communication ne se réduit pas à une transmission d'information ni à une activité de codage et de décodage (Maturana, 1974; Von Foerster, 1974; Shanon, 1983; Varela, 1989) ni, non plus, à une action simple posée par les personnes. Elle implique certes une relation comme l'ont montré les travaux de Bateson (1977, 1984) et de Watzlawick, Weakland, Beavin et Jackson (1972). Mais cette relation n'est pas simple. Elle unit des interlocuteurs, des sujets singuliers qui agissent dans une situation d'interdépendance, de réciprocité et d'interaction. Elle implique la présence de l'autre. Elle est de ce fait profondément intersubjective et dialogique. Dans ce sens, elle est toujours un « faire avec », « un dire avec » l'autre. Le concept « d'action conjointe », ou de « coaction » rend compte de ces actions faites de concert avec un autre, orienté par sa présence. (Shotter, 1993). Les études sur le dialogue (Jacques, 1979) montrent aussi qu'à moins de réduire la communication à un simple monologue ou à un dialogue de sourds, les énoncés sont construits en fonction de l'autre interlocuteur.

La communication se produit dans un processus d'ajustement permanent. Ce processus se révèle nécessaire du fait de la grande variété des interlocuteurs et des contextes. Il ne suffit pas de connaître et de maîtriser un code linguistique ou culturel pour réaliser cet ajustement. Chaque situation de communication est unique, non reproductible. La compétence à communiquer, cette capacité à interagir dans les situations de communications les plus diverses, permet l'ajustement de son action à celle de l'autre. Elle est faite d'un savoir-faire ou de la maîtrise d'un ensemble de règles apprises par les individus dans leur culture. Elle comporte aussi un art de la décision qui correspond à une capacité d'évaluation et d'interprétation de chaque situation (Habermas, 1987).

C'est à travers ce processus d'évaluation permanente et d'ajustement que les interlocuteurs créent des ententes et modèlent un monde commun. La définition donnée par Varela (1989) rend compte de ce processus: «modelage mutuel d'un monde commun au moyen d'une action conjuguée; c'est notre réalisation sociale par l'acte de langage qui prête vie à notre monde» (p. 115).

Mais la coaction est une activité complexe, car elle implique qu'une action faite par un individu soit produite en fonction de la personne elle-même mais aussi en fonction d'une autre personne, de concert avec elle. Dans ce sens, la complexité de l'action conjointe se manifeste à trois registres: une telle action conjointe se révèle a) représentative, car elle veut décrire une réalité vue comme extérieure; b) intersubjective, car elle implique la présence d'un autre sujet avec qui interagir et créer des ententes; c) réflexive comme toute action linguistique.

La typologie de Habermas (1976) sur les trois intérêts de la connaissance rend compte de cette complexité. Elle décrit trois registres de la communication et montre comment ils sont inextricablement liés dans le processus de construction de sens et d'entente entre les humains. Ces trois registres relèvent de trois rationalités différentes: (a) la rationalité instrumentale (rapport *je-il*); (b) la rationalité communicationnelle intersubjective (rapport *je-tu*) et (c) la rationalité réflexive émancipatoire (rapport *je-je*).

Par la rationalité instrumentale (rapport *je-il*), un sujet (*je*) décrit l'autre (*il*) comme il le perçoit. Cette démarche de distanciation objective, bien qu'elle soit nécessaire, comporte l'effet pervers de considérer l'autre comme objet et non comme sujet, comme instrument et non comme partenaire dans une œuvre commune. Chaque culture risque ainsi de demeurer dans sa propre solitude.

Par la rationalité communicationnelle intersubjective (rapport *je-tu*), un véritable dialogue s'instaure. Le sujet (*je*) s'adresse à l'autre comme à un autre sujet (*tu*) et vice-versa. Chaque personne considère l'autre avec ses demandes, ses objectifs, sa manière de s'exprimer, sa culture propre. Le dialogue interculturel vise ainsi à orienter l'action.

Par la rationalité réflexive émancipatoire (rapport *je-je*), le sujet (*je*) se regarde et s'analyse lui-même (*je*). Par la réflexion, l'être humain se veut transparent à lui-même. Le moi devient de plus en plus autonome et se libère de la dépendance. Chacun vit sa culture comme moyen d'émancipation.

La communication interculturelle, coaction entre personnes de cultures différentes

La communication interculturelle est aussi une coaction et une activité de modelage et de construction de sens. Mais elle se réalise entre des individus porteurs

d'une culture collective différente. Dans l'échange interculturel, chaque interlocuteur produit aussi son énoncé en fonction de l'autre, du contexte situationnel et du contexte général de l'interaction. Cet échange exige aussi l'ajustement des actions des uns et des autres pour coopérer (opérer avec) à une œuvre commune. D'ailleurs, cette idée de création d'un monde commun apparaît crucial dans le contexte interculturel: «l'accord entre porteurs de systèmes différents» (Camilleri, 1989, 386); «créer du sens à travers leurs interactions» (Barrette, Gaudet et Lemay, 1993, 30). Elle dépasse l'échange de significations. Clanet (1990) parle de la création d'un «troisième espace». Pour Lemaire (1989), la dialectique interculturelle trouve son couronnement dans la coopération active: faire œuvre commune avec les autres cultures.

Mais pour créer ce projet commun, dans un contexte de pluralité culturelle, les interlocuteurs doivent se donner de nouveaux critères, qui ne soient pas ceux de leur propre culture, pour évaluer et interpréter la situation et pour s'y ajuster. La compétence à la communication interculturelle n'est pas la capacité de décrire la culture de l'autre comme un objet d'étude. Elle est cette capacité de s'ajuster en modifiant justement ses propres critères et ses repères. C'est sans doute la connaissance approfondie de sa propre culture qui permet d'effectuer cette transformation et d'accroître ainsi sa capacité d'analyse de la communication. L'efficacité de la compétence interculturelle n'est pas assurée par la familiarité avec l'autre culture, affirme Abdallah-Preteceille (1996*b*) mais par une investigation permanente qui engage à «une veille culturelle» constante. En somme, la création d'un projet commun doit se faire par l'action conjointe des interlocuteurs. Il se construit par modelage ou «bricolage».

Toutefois, la production de cette coaction et la création d'un sens commun sont ralenties par un obstacle de taille: l'ethnocentrisme.

L'ethnocentrisme, obstacle à la coaction.

L'ethnocentrisme est «la tendance à privilégier les valeurs et les normes de son groupe d'appartenance» (Barrette, Gaudet et Lemay, 1993, p. 35). Cette tendance rend difficile la production d'une action conjointe ou l'ajustement de son action à celle des autres dans un contexte multiculturel. En effet, dans les rapports avec les autres, la référence première reste sa propre logique et sa propre culture, car «notre regard sur l'autre est toujours de nature projective» (Ladmiral et Lipiansky, 1989, p. 135). Autrement dit, «nous supposons que ce qui se passe dans la tête des autres est identique à ce qui se passe dans la nôtre» (Casse, 1984, p. 117). En fait, les dysfonctionnements de la communication ne devraient pas étonner. L'étonnant est plutôt qu'on puisse établir, malgré tout, des rapports fonctionnels avec les autres. Dès lors, comment des entités aussi singularisées que des personnes humaines peuvent-elles se comprendre?

En outre, dans un contexte de rencontre interculturelle, la difficulté peut s'accroître en présence de codes et de rituels radicalement différents. Produire des énoncés liés à ceux des autres et s'entendre sur des points communs peut devenir de plus en plus difficile. En l'absence d'ouverture à l'autre, les énoncés des interlocuteurs risquent de viser la seule expression personnelle et de n'avoir aucune valeur communicative. Dans cette situation, le repli sur sa culture d'origine peut devenir un moyen de défense. Le risque est de ne plus savoir comment interagir avec les représentants de l'autre culture et comment créer des projets et des partenariats viables.

L'ethnocentrisme n'est cependant pas une pathologie de la relation. Ladmiral et Lipiansky (1989) le qualifient de « mouvement naturel et premier devant l'altérité » (p. 136). Mais pour interagir avec les autres et construire un monde commun, il faut sortir de l'ethnocentrisme et apprendre la décentration de soi et de sa culture.

La décentration de soi et de sa culture, condition de la coaction

Pour produire une action conjointe, l'interlocuteur doit se décentrer de lui pour inclure l'autre. Hofstede (1994) estime que celui qui a un ego surdéveloppé ne constitue pas un bon candidat pour un travail à l'étranger; il faut avoir de la distance par rapport à ses convictions. Pour interagir et cocréer des ententes avec les autres, il faut prendre en compte l'autre dans sa différence (Camilleri, 1989), ne pas voir l'autre comme une simple réplique de soi. Se décentrer, c'est « quitter son système de référence pour se mettre à la place de l'autre » (Gauthey et Xardel, 1990, p. 38).

La décentration de sa propre culture et l'apprentissage du relativisme ne sont pas des activités simples. Elles impliquent une transformation radicale du point de vue des interlocuteurs.

La transformation personnelle au cœur de l'interculturalité

L'information sur les cultures est certes nécessaire pour les personnes qui n'ont pas l'habitude des contacts avec les autres cultures. Mais la formation en relation interculturelle ne peut se limiter à la simple information. (Champagne, 1994; McCaffery, 1986; Kilani-Schoch, 1995). Elle ne peut pas non plus se réduire à une longue liste d'habiletés spécifiques à développer chez les partenaires. Elle relève d'un niveau plus complexe et reste problématique: il ne peut y avoir de recettes, estiment Ladmiral et Lipiansky (1989). Camilleri (1989) voit la relation interculturelle comme une opération à risques; Gauthey et Xardel (1990), comme un problème de développement personnel et Kilani-Schoch (1995), comme une question de tolérance dépassant largement l'ordre du rationnel.

En fait, la transformation personnelle s'inscrit au cœur de l'interculturalité. Pour Clanet (1990) la transformation suit les étapes suivantes: a) réduction de l'autre à son propre code; b) entrée dans le code culturel de l'autre; c) prise de conscience du caractère culturellement relatif de chacun des codes; d) instauration d'un espace intermédiaire entre les deux cultures.

La communication dialogique, celle qui implique un Autre, explique Lemaire (1989), est une aventure qui transforme. Par la confrontation à autrui, on «se voit bouleversé dans toutes ses habitudes, ses acquisitions et ses propriétés» (p. 58). La rencontre avec l'autre peut être mortifiante et aussi vivifiante. Elle heurte, mais elle est source de progrès. C'est à travers les perturbations qu'émergent de nouvelles connaissances, de nouveaux points de vue. Ce heurt bénéfique conduit à une nouvelle intégration de la personnalité.

En somme, se transformer et relativiser ses croyances et ses valeurs pour coagir avec l'autre constituent des éléments clés de la communication interculturelle. Toute formation dans ce domaine ne peut en faire abstraction comme le montre le modèle de formation décrit ci-après.

Modèle de formation basé sur le cadre conceptuel

Contexte et caractéristiques des sujets

Sur les fondements décrits précédemment, un séminaire en communication interculturelle a été organisé dans la capitale d'un pays de l'Afrique de l'Ouest à l'intention de deux catégories de personnes: des «volontaires de la coopération» d'une ONG canadienne et des «homologues» du pays hôte. Participaient au séminaire 15 personnes de 25 à 45 ans: 8 volontaires dont un de sexe masculin et 7 homologues dont un de sexe masculin également. Volontaires et homologues étaient de niveau universitaire et s'exprimaient en français. Les homologues, sauf une personne, absente, accompagnaient leurs collègues volontaires de différents projets de développement. Les projets étaient appuyés par la même ONG canadienne qui envoyait les volontaires. Les volontaires travaillaient dans la coopération depuis au moins une année. Le séminaire s'est déroulé dans les locaux de l'Ambassade du Canada durant une journée. Il répondait à la demande suivante de la part de l'ONG: «Comment approfondir et développer le partenariat entre volontaires du Nord et homologues du Sud?»

Les outils ont été choisis en fonction du contexte et des caractéristiques des sujets. Avec des sujets susceptibles d'être heurtés dans leurs valeurs sociales et culturelles, d'autres outils pourraient être choisis.

Finalité

Dans le contexte de coopération, les informations sur le pays d'accueil ont déjà été acquises par les volontaires. Le choc de la différence a déjà eu lieu. Les volontaires et les homologues ont eu l'occasion d'amorcer une réflexion sur leur propre culture et sur l'autre culture. Il faut maintenant aller plus loin et proposer une démarche qui incite les partenaires de cultures différentes à interagir.

Le séminaire est conçu comme une illustration de l'émergence, à partir de la rationalité instrumentale (rapport *je-il*), de la rationalité réflexive (rapport *je-je*) et de la rationalité intersubjective (rapport *je-tu*), des compétences interculturelles de personnes de cultures différentes qui travaillent à un projet commun. Il ne s'agit pas, pour elles, d'apprendre comment faire. Elles le font déjà. Il s'agit plutôt qu'elles puissent prendre conscience de leurs propres compétences en communication interculturelle en vue de les améliorer.

Les quatre étapes du séminaire sont décrites ci-après. Il est important de noter qu'au début de chaque étape, nous avons communiqué aux partenaires le titre de l'étape, l'idée de départ et l'objectif spécifique.

Première étape: cinq postulats sur la communication

a) *Référence* – Casse (1984, 63-82)

b) *Idee de départ* – Communiquer signifie bien plus qu'échanger : c'est en communiquant qu'on élargit sa culture. La communication est par essence interculturelle. Le « miracle » est que, malgré, toutes les barrières, les personnes arrivent quand même à se comprendre et à s'entendre. Peut-être en savent-elles plus qu'elles ne le pensent. Auquel cas le problème serait qu'elles ne savent pas qu'elles savent.

c) *Objectif spécifique* – Expliquer de quelle façon le processus de perception influence nos communications interculturelles.

d) *Moyen* – Les partenaires prennent part à cinq petits exercices correspondant à cinq postulats sur la communication et leur impact au niveau culturel :

- la communication parfaite est impossible;
- nous n'arrêtons pas d'émettre et de recevoir des messages;
- nous voyons des choses qui n'existent pas;
- nous ne voyons pas les choses qui existent;
- nous ne voyons pas les mêmes choses que les autres.

Deuxième étape: la pratique de l'empathie

a) *Référence* – Casse (1984, 117-129)

b) Idée de départ – L'empathie est la capacité de voir le monde comme les autres le voient, de comprendre comment l'autre construit sa réalité et invente ses mondes intérieurs et extérieurs. Nous tentons souvent de pratiquer l'empathie. L'ennui, c'est que nous nous trompons parfois dans nos estimations. Nous supposons que ce qui se passe dans la tête des autres est identique à ce qui se passe dans la nôtre. Pratiquer l'empathie, c'est reconnaître ces différences et en tirer parti. C'est l'occasion de s'enrichir.

c) Objectif spécifique – Améliorer nos capacités d'empathie.

d) Moyens

- comportements observés de deux personnages;
- interprétations données par les deux personnages de leur comportement réciproque;
- analyse et discussion.

Troisième étape: les croyances et les valeurs comme éléments de la culture

a) Référence – Ampleman (1987, 189-200)

b) Idée de départ – Je perçois mes valeurs et mes croyances en leur donnant une signification précise qui dépend de ma propre histoire et de l'histoire de mon groupe culturel. Mais je perçois les valeurs et les croyances des autres en leur donnant une signification qui dépend aussi de ma propre histoire et de l'histoire de mon groupe culturel.

c) Objectif spécifique – Identifier certaines valeurs et croyances qui caractérisent ma culture et la culture de l'autre et par là, découvrir les relations entre la perception de soi par soi, la perception de soi par l'autre, la perception de l'autre par l'autre et la perception de l'autre par soi. Par cette interaction, prendre conscience de ses propres compétences en communication interculturelle en vue de les améliorer.

d) Moyen – Confrontation des perceptions par le jeu-questionnaire de la figure ci-dessous. Après discussion en équipes, un tableau en quatre colonnes est établi et commenté en séance plénière. Ce tableau va favoriser chez les participants la prise de distance ou l'objectivation des croyances sur sa culture et celle de l'autre. (voir le tableau 1):

- Comment les volontaires voient leur propre culture.
- Comment les homologues voient la culture des volontaires.
- Comment les homologues voient leur propre culture.
- Comment les volontaires voient la culture des homologues.

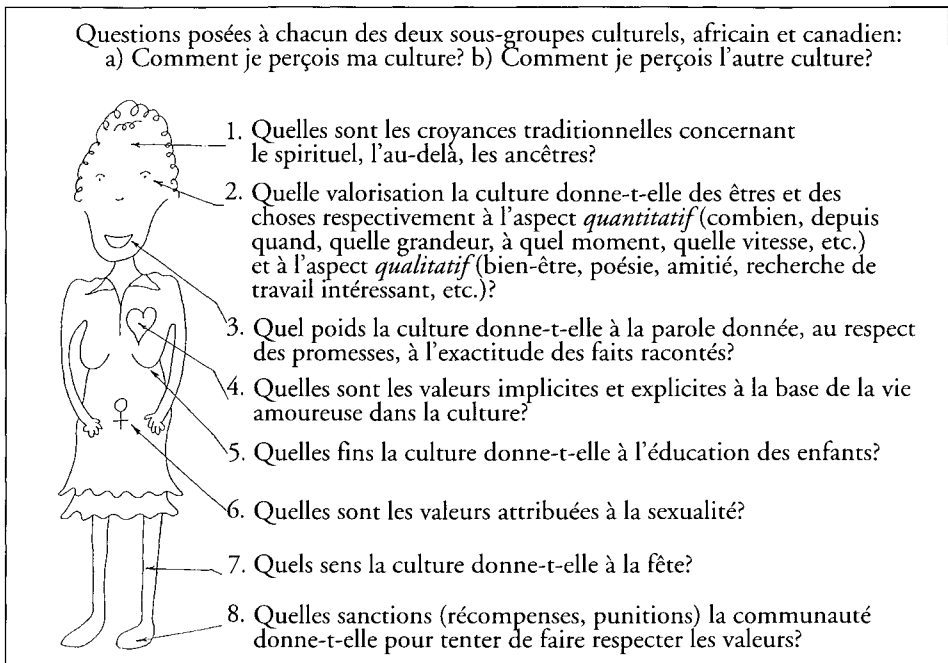


Figure 1 – Jeu-questionnaire sur les valeurs

Quatrième étape: comment faciliter une communication interculturelle authentiquement dialogique

a) *Référence* – Moreno (1965, 188)

b) *Idée de départ* – Si les difficultés dans les communications interculturelles sont dues au fait que nous comprenons mal la manière dont l'autre perçoit le monde, les stratégies pour y remédier se rapportent à la philosophie de base de Moreno: voir avec les yeux de l'autre. Tu me donnes tes yeux et je les mettrai à la place des miens. Je te donne mes yeux et tu les mettras à la place des tiens. Et je te verrai par tes yeux. Et tu me verras par mes yeux. Et nous nous rencontrerons.

c) *Objectif spécifique* – Commencer dès aujourd'hui la démarche jamais finie de voir avec les yeux de l'autre en vue d'un dialogue authentique.

d) *Moyen* – Les partenaires se divisent en deux groupes: d'un côté les homologues du pays hôte et de l'autre les volontaires de la coopération. Chaque groupe reçoit les consignes suivantes: Quels comportements réciproques faudrait-il maintenir, améliorer, modifier pour que le partenariat entre volontaires et homologues puisse mieux arriver à ses fins? Vous vous réunissez en deux sous-groupes pour discuter de la question. Le premier sous-groupe sera constitué des homologues et le deuxième des volontaires. Nous aurons ensuite

Tableau 1
Résultat du jeu questionnaire sur les valeurs

	Comment les volontaires voient leur propre culture?	Comment les homologues voient la culture des volontaires?	Comment les homologues voient leur propre culture?	Comment les volontaires voient la culture des homologues?
1. Quelles sont les croyances traditionnelles concernant le spirituel, l'au-delà, les ancêtres?	Spiritualité très importante mais individualisée. Démarche personnelle. Pas de croyances aux ancêtres mais on est marqué par certaines personnes (guide). Curiosité de plus en plus développée par rapport à l'au-delà. Rationalité scientifique.	Croient en un seul Dieu. L'au-delà, c'est le paradis ou l'enfer. Ne croient pas aux ancêtres. Ils sont morts, c'est tout.	Croient en Dieu à travers les ancêtres. L'au-delà est comme une autre planète pour retrouver ceux qui nous ont précédés: les ancêtres. Ils ne sont pas morts puisqu'on les rejoindra un jour.	En dépit de plusieurs religions, ils sont toujours fondamentalement animistes. Force du bien, du mal, les ancêtres.
2. Quelle valorisation la culture donne-t-elle respectivement à l'aspect quantitatif et à l'aspect qualitatif des êtres et des choses?	Dépend du milieu. L'aspect quantitatif est important. De plus en plus, l'aspect qualitatif se montre. Quand on rencontre quelqu'un, on lui demande: « quel âge, combien gagnes-tu?... » Pas pour juger mais pour connaître.	Donnent beaucoup de valeur à l'aspect quantitatif: date, chronométrage. Ils courent toujours. Qualitatif: luxe, poésie, amitié. Attachent de l'importance au travail.	Valorisent le nombre aussi bien dans les êtres que dans les choses. Plus tu en as, plus tu es considéré. Le temps n'est pas important. Mais les événements précis découpent le temps. La grandeur est valorisée, grandes figures, royaumes.	Temps élastique. Le quantitatif est important et valorisant. Pas le nombre mais la notion de beaucoup. Qualitatif: quand il faut trouver à manger pour le lendemain, c'est difficile. Aussi à cause de la communauté, connaître beaucoup de monde c'est cela la qualité.
3. Quel poids la culture donne-t-elle à la parole donnée, au respect des promesses, à l'exactitude des faits racontés?	Une promesse, c'est sacré: respect des contrats, des rendez-vous. C'est ce qui tient la société en équilibre. Plus fort encore, je jure sur la tête de quelqu'un. L'engagement est surtout personnel. L'accusé est innocent jusqu'à preuve du contraire.	Respect de la parole donnée par écrit surtout. Ils font plus confiance à l'écrit.	La parole donnée est sacrée. Il y va de l'honneur de la famille et du clan surtout dans les milieux traditionnels.	La parole de la famille compte pour beaucoup. La vérité est malléable. Mais on ne veut pas blesser (délicatesse).
4. Quelles sont les valeurs implicites et explicites à la base de la vie amoureuse dans la culture?	Connaissance de l'autre. Hommes et femmes égaux. Recherche un complice, de la confiance et du respect. Exprime son amour par des mots, des marques d'affection. Émotivité.	Extériorise les sentiments. Trop c'est trop.	Moins d'extériorisation. Le vrai amour se montre au fond de la case.	Peu démonstratif. Les femmes ne semblent pas amoureuses. Les hommes sont de bons pères.
5. Quelles fins la culture donne-t-elle à l'éducation des enfants?	Important: maison, école, société. Responsabiliser les enfants, les rendre autonomes. Désengagement des parents: s'assumer soi-même.	Dans la famille et à l'école. La société responsabilise très tôt.	L'éducation incombe à toute la communauté.	L'enfant appartient à la communauté. Les parents comptent sur les enfants quand ils sont vieux.
6. Quelles sont les valeurs attribuées à la sexualité?	Virginité, mariage, enfant. Respect du plaisir de l'autre. Amour sécuritaire. Pas nécessairement procréation.	Éducation sexuelle à l'école et à la maison.	Virginité, excision, circoncision. Démonstration amoureuse.	Virginité, pudeur, silence, tabous. Le sexe est lié à la procréation.

une séance plénière d'explications franches et d'échanges constructifs. Attention : vers le milieu du temps imparti à votre travail en sous-groupe, une consigne supplémentaire vous sera donnée ! Cette consigne mettra un piquant inattendu à la réunion plénière. Ce sera la surprise de la journée.

Effectivement, au cours du travail en sous-groupes, on explique la consigne supplémentaire : envoyer, après la discussion dans le sous-groupe, une personne en ambassade dans l'autre sous-groupe. Cette personne devra recueillir les avis, les commentaires, les suggestions et les doléances de l'autre sous-groupe et les rapporter à son équipe. En séance plénière, les sous-groupes échangeront leur rôle. Les volontaires joueront le rôle des homologues et vice-versa.

Analyse du processus de formation

Cette section est consacrée à l'analyse du séminaire en tant que processus dynamique. Elle décrit les liens entre les différentes activités du séminaire et le cadre conceptuel de la communication interculturelle.

Le processus s'est appuyé sur les trois types de rationalité de Habermas : le rapport instrumental (*je-il*), le rapport intersubjectif (*je-tu*) et le rapport réflexif émancipatoire (*je-je*).

Les deux premières activités du séminaire préparent progressivement les partenaires à entrer dans la dynamique du séminaire. La première activité, cinq postulats sur la communication, se situe au niveau du processus de perception. On se rend compte que ce processus influence nos communications interculturelles dans le rapport instrumental (*je-il*). La deuxième activité, pratique de l'empathie, attire l'attention sur l'importance du rapport intersubjectif (*je-tu*).

La troisième activité, croyances et valeurs comme éléments de la culture, permet aux partenaires de poursuivre les trois démarches suivantes :

- Les partenaires expriment leur perception de l'autre culture. Il s'agit de la rationalité instrumentale (rapport *je-il*). Cette démarche permet une prise de conscience des croyances et des valeurs de l'autre culture. Chaque groupe culturel décrit les valeurs de l'autre groupe posé ainsi comme objet.
- Les partenaires expriment leur perception de leur propre culture. Il s'agit de la rationalité réflexive émancipatoire (rapport *je-je*). Cette démarche permet une prise de conscience de ses croyances et de ses valeurs propres. Chaque groupe examine et décrit les éléments de sa culture. Il s'agit ici d'appliquer le vieil adage du « connais-toi toi-même » à sa propre culture comme base de pré-

paration à la rencontre avec d'autres cultures. Le savoir réflexif sur sa propre culture est émancipatoire. En outre, aller au plus profond de soi est le préalable pour aller au plus profond de l'autre.

- Les partenaires confrontent leurs perceptions. Il s'agit de la rationalité communicationnelle intersubjective (rapport *je-tu*). En comparant leurs discours respectifs, les partenaires s'aperçoivent des ressemblances et des différences entre leurs perceptions réciproques. Chaque groupe culturel présente ses valeurs et écoute l'exposé de l'autre groupe. Le groupe s'explique, puis écoute ce que l'autre pense de lui. Le dialogue chaleureux sur ce sujet leur permet d'entrer dans un rapport intersubjectif d'égalité et de respect mutuel des deux cultures.

À la lecture des réponses (voir tableau 1), les personnes participantes ont pu s'entendre sur un certain nombre de constatations:

- Chacune s'est exprimée avec franchise, sûre d'être entendue sans être jugée. De même, chacune a fait l'effort pour décrire l'autre culture avec tout le sérieux que cet exercice impose.
- Au niveau de la quantité d'informations données, la colonne la plus remplie est celle des perceptions des volontaires sur leur propre culture, sauf pour la deuxième question. Leurs propos sont plus abondants pour décrire leur culture que celle de leurs partenaires. Mais aussi, ils s'expriment plus, et de loin, que leurs partenaires sur leur culture propre.
- Chacun des groupes culturels a démontré un profond respect de l'autre et de sa culture. Il y a des convergences des perceptions sur beaucoup de points mais des divergences sur d'autres. Ces divergences se manifestent surtout sur la manière de répondre, plus idéalisée quand on parle de sa propre culture, et ce pour les deux groupes. En outre, à deux reprises, les coopérants excusent les Africains sur des manques supposés, attitude sympathique mais peut-être un peu paternaliste.
- Les divergences les plus grandes résident peut-être dans ce qui n'est pas dit. On ne parle pas d'un élément culturel de l'autre, élément non remarqué ou considéré comme moins important. En outre, les silences sur sa propre culture peuvent être éloquents. Il y a des aspects moins avouables qu'on ne tient pas à expliquer. Se décentrer de sa propre culture pour comprendre celle de l'autre est un exercice difficile.

Toutefois, rappelons que l'objectif n'est pas de développer la capacité de décrire la culture de l'autre comme un objet d'étude mais bien comme la capacité de s'ajuster en modifiant ses propres critères et ses repères. Décrire les valeurs est

un alibi pour apprendre à communiquer dans un contexte de relations interculturelles; communiquer étant compris comme interagir, créer des coactions, travailler avec l'autre. Cela situe la démarche dans la tradition dialogique, pragmatique qui est celle d'apprendre «à faire avec». Décrire les valeurs est un alibi. En réalité, il s'agit de la compétence à communiquer.

Enfin, la quatrième activité, communication interculturelle dialogique, est présentée d'abord comme la possibilité d'échanger ses vues sur les difficultés de la coopération interculturelle sur les lieux de travail. Le jeu présenté se déroule selon les trois démarches suivantes :

- Chaque groupe culturel, séparément, décrit ses insatisfactions, ses difficultés et ses attentes. En fait, les partenaires préparent une liste de demandes, en vue de la confrontation attendue (rapport *je-il*).
- À notre demande, chaque groupe envoie un délégué dans l'autre groupe. Le jeu a changé: il s'agit de bien comprendre les arguments et les doléances des autres. Le groupe s'explique devant le délégué sachant maintenant que cette explication n'est pas destinée à convaincre des adversaires. Au contraire, l'autre groupe, s'il accepte de jouer le jeu, doit se saisir de ces arguments et de ces doléances pour les faire siens, vu le changement de rôle. Pour l'équipe qui se raconte, il s'agit du rapport *je-je*. Si, à ce stade, le séminaire s'était terminé, une grande victoire aurait déjà été réalisée par les partenaires au niveau de la qualité de l'écoute des propositions de l'autre partie. Écouter l'autre pour le comprendre de l'intérieur et parler à l'autre, sachant qu'il fera tous les efforts pour vous comprendre de l'intérieur participe véritablement du rapport *je-tu*.
- Par le jeu de rôle, les partenaires entrent dans un autre code culturel et oublient momentanément le leur. Les demandes sont inversées, chaque groupe doit présenter et défendre le point de vue de l'autre groupe, adopter ses revendications en se mettant à la place de l'autre. Les partenaires se visualisent comme étant l'autre au point de prendre l'accent, les manières de l'autre. Le rapport *je-tu* est vécu au paroxysme: le je prend la place du tu et vice-versa.

Ici, la stratégie s'appuie sur le fondement «emprunter les yeux de l'autre et lui prêter mes yeux». Le recadrage qui en découle aide les uns et les autres à se découvrir comme cobâtisseurs d'un sens commun. La discussion en plénière avec l'échange de rôle se déroule dans un humour de bon aloi. Chaque groupe joue son rôle jusqu'à prendre parfois l'accent du langage de l'autre! Le séminaire se termine dans une atmosphère euphorique, traduisant bien les illuminations compréhensives et les transformations de sentiments dus à se mettre à la place de l'autre, pour voir à sa place et avec ses propres yeux ce que l'autre peut, justement, voir et ressentir. Quelques jours après le séminaire, une participant se confie: «Depuis

plusieurs jours, j'ai noté un grand changement chez la personne avec qui je travaille. Elle s'adresse à moi d'une manière complètement différente. J'ai l'impression qu'elle me comprend.»

On aura compris qu'il ne s'agit pas d'induire des changements profonds et significatifs en l'espace d'une seule journée de formation à l'interculturalité. Plutôt, le séminaire, en tant que concrétisation du cadre conceptuel, veut aider des personnes, volontaires et homologues, déjà en situation de coopération, à mieux comprendre la dynamique de coaction dans laquelle on espère qu'elles se sont déjà engagées. Le moulage des activités sur les trois types de rationalité de Habermas veut les mener à approfondir leur réflexion sur la communication interculturelle.

Conclusion

La communication interculturelle est vue comme un cas particulier de la communication en tant que coaction. Par cette coaction, les interlocuteurs construisent un monde commun. Il s'agit d'une activité complexe liée aux trois registres de la relation à l'autre: distanciation (rapport *je-il*), dialogue (rapport *je-tu*) et émancipation (rapport *je-je*). Dans le contexte de la coopération internationale, la communication interculturelle demande à dépasser l'ethnocentrisme par la décentration de soi et de sa culture.

Le cadre conceptuel décrit est concrétisé dans un modèle de formation. Le modèle, illustré par un séminaire spécifique, se base sur une approche pragmatique et dialogique de la communication. Il ne s'agit pas de faire acquérir des savoirs sur l'autre culture mais bien d'introduire progressivement les participants au cœur même de la dynamique interculturelle. Des activités sont proposées en rapport avec chaque registre de l'agir communicationnel. Ainsi, on veut créer des situations permettant aux participants de comprendre et de dépasser leur cadre habituel de référence, ethnocentrique la plupart du temps. Le but est de «travailler avec» l'Autre et de «coopérer» à la construction d'ententes et de projets communs. Ultime-ment, il faut briser un rapport souvent inégalitaire de transfert de connaissances où l'un donne et où l'autre est réduit au rôle de récepteur. La véritable coopération, comme la communication, exige que chacun puisse jouer son rôle, à part entière, de partenaire et de coacteur.

En somme, la communication interculturelle, comme les autres formes de relations interhumaines, n'est pas fixe, acquise de façon définitive. Elle est une activité inachevée, ouverte et en constante reconstruction. La rencontre des cultures résulte d'une quête continuelle. Il ne s'agit pas tant de se laisser convertir aux valeurs de l'autre ou de convertir l'autre à ses valeurs mais plutôt de se connaître et de connaître l'autre dans le sens de «co-naître»: «naître avec». Toute démarche de formation interculturelle devrait tenir compte de cette perspective communicationnelle de l'interculturalité.

Abstract – This article describes training in intercultural relations. The objective of this training is to develop competence in intercultural communication rather than to simply provide knowledge of the other's culture. The approach proposed is based on dialogue and on a pragmatic view of communication seen as a co-operative action. A multiple strategy which is presented in the context of international cooperation aims to develop various registers of the relationship: the relation of self to the external reality, the relation of self to others, and the relation of self to one's own self. The aim is to develop those attitudes necessary for co-operative action and partnership.

Resumen – El artículo trata de la formación a la interculturalidad en un marco de cooperación internacional. Esta formación debe desarrollar la competencia a la comunicación intercultural de las personas mas bien que de proveer conocimientos sobre la otra cultura. La presente propuesta se apoya sobre un punto de vista dialógico y pragmático de la comunicación, en donde ésta aparece fundamentalmente como una coacción. Una estrategia pluralista presentada en un contexto de cooperación internacional encara diferentes registros de la relación: la relación de sí mismo con la realidad, la relación de sí mismo con el otro y la interrelación consigo mismo. Esta estrategia busca desarrollar, entre los diferentes actores, actitudes que favorezcan la coacción y la cooperación.

Zusammenfassung – Dieser Beitrag befasst sich mit der Erziehung zur Interkulturalität. Diese Erziehung hat zum Ziel, eine interkulturelle Kommunikationskompetenz zwischen Individuen zu entwickeln, anstatt Kenntnisse über die andere Kultur zu vermitteln. Der hier vorgeschlagene Weg geht von einem pragmatischen Dialogkonzept der Kommunikation aus, welche als gemeinsame Handlung verstanden wird. Eine im Kontext internationaler Kooperation entwickelte plurale Strategie enthält verschiedene Beziehungsregister: die Beziehung des Ich zur Außenrealität, die Beziehung des Ich zum Anderen sowie die Beziehung des Ich zum Ich. Die Strategie dient dazu, bei den Kommunikationspartnern die zu gemeinsamer Handlung und Partnerschaft notwendigen Verhaltensweisen zu entwickeln.

RÉFÉRENCES

- Abdallah-Pretceille, M. (1996a). *Vers une pédagogie interculturelle*. Paris: Anthropos.
- Abdallah-Pretceille, M. (1996b). Compétence culturelle, compétence interculturelle. Pour une anthropologie de la communication. *Le français dans le monde*, numéro spécial, janvier, 28-38.

- Ampleman, G. (dir.) (1987). *Pratiques de conscientisation 2*. Saint-Sauveur: Collectif québécois d'édition populaire.
- Barrette, C., Gaudet, É. et Lemay, D. (1993). *Guide de communication interculturelle*. Saint-Laurent: Éditions du renouveau pédagogique.
- Bateson, G. (1977). *Vers une écologie de l'esprit 1*. Paris: Seuil.
- Bateson, G. (1984). *La nature et la pensée*. Paris: Seuil.
- Beaulieu, R. et Manoukian, V. (1994). *Le développement participatif, brève revue de l'expérience et du potentiel de l'ACDI* (p. 2-15). Hull: Agence canadienne de développement international.
- Bessette, G. (1996). *Participatory Development Communication, A west African Agenda*. Ottawa: International Development Research Center.
- Camilleri, C. (1989). La communication dans la perspective interculturelle. In C. Camilleri et M. Cohen-Emerique (dir.), *Chocs de cultures: concepts et enjeux pratiques de l'interculturel* (p. 363-397). Paris: L'Harmattan.
- Casse, P. (1984). *Les outils de la communication efficace*. Paris: Chotard et associés.
- Champagne, A. (1994). *Analyse évaluative des objectifs d'apprentissage de sessions de formations pré-départ pour conseillers techniques œuvrant en coopération internationale: le cas de l'ACDI*. Thèse de maîtrise, Faculté d'éducation, Université d'Ottawa.
- Clanet, C. (1990). *L'interculturel, introduction aux approches interculturelles en éducation et en sciences humaines*. Toulouse: Presses universitaires du Mirail.
- Dozon, J.-P. et Pontié G. (1985). Développement, sciences sociales et logiques paysannes en Afrique noire. In P. Boiral, J.F., Lanteri et J.P. Olivier de Sardan (dir.), *Paysans, experts et chercheurs en Afrique noire, sciences sociales et développement rural* (p. 67-80). Paris: Karthala.
- Einsiedel, E. F. (1996). La recherche-action participative, cadre de communication et de développement. In T. Paquet-Sevigny (dir.), *Communication et développement international* (p. 35-44). Sainte-Foy: Presses de l'Université du Québec.
- Gauthey, F. et Xardel, D. (1990). *Le management interculturel*. Paris : Presses universitaires de France.
- Habermas, J. (1976). *Connaissance et intérêt*. Paris: Gallimard.
- Habermas, J. (1987). *Théorie de l'agir communicationnel (Tome 1)*. Paris: Fayard.
- Hofstede, G. (1994). *Vivre dans un monde multiculturel, comprendre nos programmations mentales*. Paris: Éditions d'organisation.
- Huijsman, B. et Koudokpon, V. (1992). Stratégie et évolution du projet RAMR. In V. Koudokpon (dir.), *Pour une recherche participative, stratégie et développement d'une approche de recherche avec les paysans au Bénin* (p. 31-43). Cotonou: Kit Publications.
- Jacques, F. (1979). *Dialogiques, recherches logiques sur le dialogue*. Paris: Presses universitaires de France.
- Kealy, D. J. (1990). *L'efficacité interculturelle, une étude des conseillers techniques canadiens à l'étranger*. Hull: Agence canadienne de développement international.
- Kilani-Schoch, M. (1995). Problèmes de la communication interculturelle. In C. Bencheikh, C. Develotte et coll. (dir.), *L'interculturel, réflexion philosophique* (p. 31-38). Paris: L'Harmattan.
- Ladmiral, J. - R. et Lipiansky, E. M. (1989). *La communication interculturelle*. Paris: Armand Colin.
- Le Boterf, G. et Lessard, P. (1986). *L'ingénierie des projets de développement, gestion participative et développement institutionnel*. Montréal: Mouvement international Desjardins.
- Lecomte, J. B. (1986). *Project aid, limitations and alternatives*. Paris: Organisation for Economic Coopération and Development.
- Lemaire, P. - M. (1989). *Communication et culture*. Québec: Les Presses de l'Université Laval.

- Lipiansky, M. (1995). La communication interculturelle. In D. Benoît (dir.), *Introduction aux sciences de l'information et de la communication* (p. 187-216). Paris: Éditions d'organisation.
- Maturana, H. (1974). Stratégies cognitives. In E. Morin et M. Piattelli-Palmarini (dir.), *L'unité de l'homme 2 – Le cerveau humain* (p. 156-170). Paris: Seuil.
- McCaffery, J. A. (1986). Independent effectiveness: A reconsideration of cross-cultural orientation and training. *International Journal of Intercultural Relations*, 10, 159-178.
- Moreno, J. L. (1965). *Psychothérapie de groupe et psychodrame*. Paris: Presses universitaires de France.
- Rajasunderam, C.V (1996). A Canadian-African dialogue in participatory development In G. Bessette et C. V. Rajasunderam (dir.), *Participatory Development Communication, a West African Agenda* (p. 4-5). Ottawa: International Development Research Center.
- Schneider, H. et Libercier, M.-H. (1995). Renforcement de la participation: concepts, problématique et expériences. In H. Schneider et M. - H. Libercier (dir.), *Mettre en œuvre le développement participatif* (p. 33-64). Paris: Organisation de coopération et de développement économiques.
- Shanon, B. (1983). Que disent les oiseaux? Réflexions sur une théorie de la communication. In P. Dumouchel et J. P. Dupuy (dir.), *L'auto-organisation de la physique au politique*. Paris: Seuil.
- Shotter, J. (1993). *Conversational realities: Constructing life through language*. Londres: Sage Publication.
- Varela, F. J. (1989). *Connaître les sciences cognitives*. Paris: Seuil.
- Von Foerster, H. (1974). Notes pour une épistémologie des objets vivants. In E. Morin et M. Piattelli-Palmarini (dir.), *L'unité de l'homme 2 – Le cerveau humain* (p. 139-154). Paris : Seuil.
- Watzlawick, P., Weakland Beavin, J. et Jackson, D. D. (1972). *Une logique de la communication*. Paris: Seuil.